

Dr. David A. deSilva , Hébreux, Session 10a, Hébreux 1 1:1-12:3 : La foi en action (1ère partie)

© 2024 David deSilva et Ted Hildebrandt

Hébreux 10:39 présente la foi comme une valeur clé à incarner si l'on cherche à préserver sa vie ou son âme. L'auteur part de ce point pour développer ce à quoi ressemble la foi en action afin de donner des indications supplémentaires à sa congrégation sur la qualité qui, plus que toute autre, définit leur vie et guide leurs pas. Les grandes lignes de l'argumentation d'Hébreux diffèrent souvent quant au point de transition entre le contenu d'Hébreux 11 et celui d'Hébreux 12.

Toute ligne de démarcation serait quelque peu artificielle, notamment parce que les séparations de chapitres ont été introduites des siècles plus tard. Je suggérerais néanmoins au moins de ne pas considérer Hébreux 11:1 à 40 comme le bloc de texte distinct sur la foi, mais plutôt d'étendre cela à Hébreux 12:3 tout en admettant qu'Hébreux 12:1 à 3 fournit également une transition transparente vers ce qui suit. Le fait est, cependant, que 12:1 à 3 est le point culminant de la série d'exemples de foi en action, car c'est là que nous trouvons l'exemple de Jésus, que l'auteur appelle le pionnier et le consommateur de la foi, dans l'exemple duquel nous voyons se cristalliser de nombreux éléments des exemples de foi qui parcourent le chapitre 11.

Hébreux 12:1 à 3 fournit également une exhortation conclusive forte au contenu du chapitre 11. Hébreux 11:1 à 12:3 est essentiellement une liste d'exemples, et elle ressemble beaucoup à d'autres listes d'exemples antiques, en particulier celles composées dans le contexte d'une tentative de persuader les auditeurs soit d'imiter les types de comportements ou de pratiques observés dans ces exemples, soit d'éviter les vices et les erreurs observés chez les personnes qui peuplent ces listes d'exemples. Si nous devons nous tourner, à des fins de comparaison, vers le livre de Sénèque Des bienfaits, où dans les livres 3 et 5 nous trouverions deux listes d'exemples de ce type qui ressemblent à la liste d'exemples d'Hébreux 11:1 à 12:3, nous verrions que Sénèque utilise le procédé appelé anaphore comme moyen de structurer cette liste.

L'anaphore est une figure de style par laquelle un auteur ou un orateur commence plusieurs fois des phrases avec le même mot ou la même expression, marquant chaque nouvelle étape du discours. Dans l'épître aux Hébreux, il s'agit de l'expression « par la foi » ou, en grec, du mot unique « piste », qui apparaît plus d'une douzaine de fois au cours du verset 11 jusqu'au verset 12.3. Les listes d'exemples de Sénèque contiennent également des énoncés récapitulatifs près de leurs conclusions, des énoncés indiquant qu'il y en a d'innombrables autres qui pourraient être cités, mais je manquerais de temps si j'essayais de les nommer. L'auteur de l'épître aux Hébreux utilise ce même procédé au début du verset 32 du verset 11, où il dit : « Le temps me

manquerait pour citer une foule d'autres exemples de foi », auxquels il fait ensuite la plus brève des références.

En outre, on trouve dans les listes d'exemples de Sénèque des exhortations conclusives à imiter les exemples positifs, le même genre de choses qui caractérisent Hébreux 12:1 à 3. Ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, courons aussi la course. Le chapitre de la foi d'Hébreux, ainsi appelé, se propose de démontrer la louabilité des exemples de foi. Le fait que Noé, Abraham et Moïse, par exemple, aient été rappelés pendant tous ces siècles prouve à l'auditoire que la voie de la foi est en effet le chemin pour recevoir le témoignage de caractère de Dieu selon lequel la vie d'une personne a été vécue honorablement et pour obtenir un souvenir louable.

Cela est particulièrement important, compte tenu de la façon dont l'adhésion à la communauté de foi a détruit l'honneur de l'auditeur et ses chances d'être rappelé dignement par ses voisins. Les personnes citées en exemple dans les versets 11, 1 à 12, 3 décrivent également à quoi ressemble la foi en action. Plusieurs d'entre elles, notamment Abraham, Moïse, les martyrs et Jésus, semblent faire écho de manière frappante à l'expérience passée et aux choix de l'auditeur dans le chapitre 10, versets 32 à 34.

Autrement dit, l'auteur a choisi et façonné ses exemples de foi pour répondre à la situation spécifique de ses auditeurs et pour soutenir son exhortation à continuer d'avancer malgré les reproches, la honte, la perte et l'hostilité. Il s'agit d'une litanie de ces personnes qui, par la foi et la patience, ont hérité des promesses que l'auteur a préfigurées dans Hébreux 6 verset 12, complétant ainsi le tableau du modèle que l'auteur a proposé à l'imitation du destinataire. Nous pouvons faire quelques observations générales sur la façon dont l'auteur d'Hébreux décrit la foi dans cette section avant d'entrer dans les détails du texte.

Premièrement, les personnes qui font preuve de confiance ou de foi attendent avec impatience la récompense de Dieu et la réalisation de ses promesses et de ses avertissements. Deuxièmement, elles orientent leur vie dans ce monde entièrement sur la base de leur connaissance de l'avenir de Dieu. Troisièmement, elles font leurs choix en fonction de la voie la plus appropriée pour obtenir les bienfaits promis par Dieu, même si cette voie implique la perte de leur statut temporel, de leur patrie, de leur honneur, de leurs richesses et même de leur vie.

Aucune difficulté ne les empêche de poursuivre le but que Dieu leur a fixé. Que le chemin de la loyauté et de l'obéissance envers Dieu leur apporte la gloire ou le discrédit, la délivrance ou le tourment, c'est le chemin qu'ils poursuivent dans cette vie. Ils considèrent ce monde comme la terre de leur séjour, regardant toujours devant eux vers la cité et la patrie que Dieu a préparées pour son peuple, le royaume inébranlable, la cité aux fondations inébranlables.

Ils vivent ici de manière cohérente pour ne pas compromettre leur accueil là-bas. L'auteur ouvre son éloge de la foi par une définition de ce qu'est la foi. La foi est la substance des choses qu'on espère, la preuve de celles qu'on ne voit pas.

Car c'est par ce moyen que les anciens ont reçu une attestation. L'auteur ne tente pas ici une définition exhaustive, mais une définition qui permettra de concentrer les auditeurs sur les éléments de la confiance ou de la foi, qui sont au cœur de l'exhortation de l'auteur. Comme point de départ, il met en évidence l'orientation de la personne fidèle vers les choses espérées et invisibles, des aspects de la vie par la foi qui ressortent à plusieurs reprises dans les exemples de foi qui suivent.

Dans la première moitié de la définition, l'auteur utilise le mot grec hypostase. La foi ou pistis, la confiance, est l'hypostase des choses espérées. Dans le langage philosophique, le mot hypostase peut signifier la substance ou l'essence sous-jacente de quelque chose.

Hébreux 1:3 reflète quelque peu ce sens, en qualifiant Jésus de reflet de l'hypostase de Dieu, de son être même, de son caractère et de sa substance essentiels. Dans le langage juridique ou commercial courant, cependant, l'hypostase pourrait également désigner un titre de propriété ou une garantie, comme l'attestent de nombreux papyrus ainsi que des textes classiques. Si on l'entend dans ce sens, la définition de la foi en 11.1 évoque aussi directement la perte de biens par les croyants en raison de leur loyauté envers le Christ et le groupe chrétien mentionné en 10.34. Les deux sens de l'hypostase soulignent l'impression que la définition n'est pas subjective, essayant d'expliquer ce que l'on ressent par la foi, par exemple un sentiment d'assurance des choses espérées, ni une conviction mentale que la foi produit, par exemple une ferme conviction au sujet de choses invisibles.

La définition cherche plutôt à révéler ce qu'est la confiance ou la foi en soi et, par conséquent, l'importance de la foi ou de la confiance. Ceux qui font confiance ont en leur possession, en effet, le titre de propriété de ce que la personne en qui ils ont confiance leur fournira. Ils ont déjà en eux l'essence sous-jacente du bien futur qu'ils espèrent.

La définition est calculée pour motiver les auditeurs à garder leur confiance dans les promesses de Dieu plutôt que de tout perdre par méfiance, comme l'a fait la génération du désert. Dans la deuxième moitié de cette définition de la foi, l'auteur utilise le mot elenchos. La foi est l'elenchos des choses qu'on ne voit pas.

Ce mot signifie un fait irréfutable ou nécessaire. C'est une donnée qui ne peut être renversée par l'opposition et qui établit la cause devant un tribunal ou une chambre du conseil. Étant donné que pistis, le mot que nous traduisons normalement par foi ou confiance, avait également le sens de preuve devant les tribunaux, la seconde

moitié de la définition aurait également un sens naturel dans le contexte de cette argumentation.

La preuve est la constatation indubitable de choses que personne parmi les jurés n'a réellement vues mais sur lesquelles ils doivent maintenant rendre un verdict ou la constatation indubitable de choses que les spectateurs de la salle du conseil n'ont pas encore vues mais doivent prévoir à l'avance. Dans cette définition, nous trouvons une sorte de relation réciproque entre la confiance et ces réalités encore invisibles. Sans confiance, ces dernières ne se matérialisent jamais, alors que par la confiance, la réalité de ces biens encore invisibles est démontrée ici et maintenant.

Il y a aussi une certaine relation qui se construit ici entre la foi au chapitre 11 , verset 1, et la discussion de l'auteur sur l'espérance au chapitre 6, versets 19 et 20. La foi est ici le titre de propriété de l'héritage éternel. Au chapitre 6, versets 19 à 20, l'espérance est le lien qui relie l'homme au port éternel.

De cette façon, la foi et l'espérance orientent les auditeurs vers la fermeté de ce qu'ils ont maintenant en Christ et vers leur relation avec Christ comme première partie, ou comme acompte si vous préférez, de ce qui est garanti à venir s'ils s'accrochent à ce qui est maintenant à leur portée, à savoir la foi et l'espérance. La confiance ou la foi est le début de quelque chose dont la pleine possession et la jouissance sont la fin. Dans Hébreux 3.14, l'auteur dit que les croyants restent, je cite, les partenaires du Christ si nous maintenons fermement la première partie de l'hypostase jusqu'à la fin.

La première partie de l'essence de ces biens promis est ferme jusqu'à la fin. Ce que l'auteur voulait dire au verset 3.14 est maintenant renforcé et quelque peu clarifié par cette définition de la confiance. Si nous possédons la foi et faisons preuve de confiance envers Dieu, nous avons le titre de propriété et l'essence de ce que nous espérons.

Parce que Dieu est entièrement fiable, Il accomplira ce qu'Il a promis. Si nous avons de l'espoir, nous sommes déjà ancrés et amarrés dans ce royaume permanent dans lequel nous espérons encore entrer. Dans le deuxième verset de ce chapitre, l'auteur poursuit rapidement sa définition de la foi en affirmant que la foi est le moyen d'obtenir l'attestation, *marturia*, car c'est par cela, par la foi, que les anciens ont reçu l'attestation ou l'approbation.

L'étude de Frederick Donker sur les inscriptions adressées aux bienfaiteurs révèle l'usage fréquent du mot *marturia* et du groupe de mots construit autour de *marturia* pour exprimer l'approbation par les autorités romaines d'une personne qu'une assemblée locale souhaitait honorer. Il représentait l'affirmation par l'autorité que le candidat était effectivement digne de recevoir des honneurs et était politiquement

fiable. Des formes du verbe *marturia* apparaissent ici au chapitre 11 aux versets 2, 4, 6 et à nouveau au verset 39.

Cette récurrence suggère que l'auteur souhaite vraiment souligner que la persévérance dans la foi aura pour résultat une reconnaissance similaire des destinataires devant le tribunal de Dieu, un témoignage de leur valeur et l'octroi d'un honneur éternel. Dans Hébreux 11, versets 3 à 7, l'auteur cite plusieurs exemples de foi manifestée à l'égard de choses antérieures au déluge ou de personnes qui ont vécu avant le déluge. Ainsi, au verset 3, il écrit : « Par la confiance, nous considérons que les siècles ont été établis par la Parole de Dieu, de sorte que ce qui est visible est venu à l'existence à partir de choses inaccessibles à l'expérience sensorielle. »

Hébreux 11:3 affirme la dépendance ultime du visible par rapport à l'invisible et donc la supériorité et l'ultime du monde invisible. Le monde visible est dépendant du monde invisible et, par conséquent, moins précieux et durable que celui-ci. Ce verset peut également servir à faire de la création visible une sorte de preuve du monde invisible dont elle est issue.

La logique voudrait que la cause existe aussi si l'effet existe. Cela fait partie de la tentative continue de l'auteur de motiver les destinataires à continuer à placer leur espoir et à chercher leur refuge dans ce royaume ultime, durable et permanent au-delà de la réalité visible. Ce royaume invisible sera au centre de nombreux exemples de foi tout au long de ce chapitre.

La foi prend en considération les réalités invisibles et futures lorsqu'elle trace son plan d'action. Ce thème apparaîtra ici dans les versets 3, 7, 10, 15, 20, 22, 26 et 27, et enfin dans le verset 35. Les héros de la foi font les évaluations et les choix appropriés uniquement parce qu'ils sont capables de voir au-delà du monde visible, matériel et sensoriel.

Au verset 4, l'auteur cite l'exemple d'Abel comme exemple de foi. Par la foi, Abel a offert un sacrifice plus grand que celui de Caïn, ce qui lui a valu d'être reconnu juste, Dieu rendant témoignage à ses dons, et grâce à cela, bien qu'il soit mort, il parle encore. Il y avait pas mal de spéculations pendant la période du second temple concernant ce qui rendait le sacrifice d'Abel meilleur que celui de Caïn aux yeux de Dieu.

Nous trouvons déjà ce fait dans la traduction de la Genèse en hébreu selon la Septante, où le traducteur de la Septante insère une explication sur la raison pour laquelle l'offrande de Caïn a été rejetée. Nous y lisons que si toi, Caïn, tu l'avais offerte correctement, mais que tu ne l'avais pas divisée correctement, tu n'aurais pas péché, n'est-ce pas ? Les spéculations sur la relation entre les qualités morales d'Abel et de Caïn et l'acceptabilité de leurs offrandes respectives sont également bien

attestées. Par exemple, dans les Antiquités de Josèphe, alors qu'il écrit sa paraphrase expansive sur les premiers chapitres de la Genèse.

Pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, c'est la présence de la confiance ou de la foi qui rend le sacrifice d'Abel plus grand que celui de Caïn, ce qui conduit également Abel à jouir de cette réalité qu'il a confiance que Dieu lui fournira, à savoir la vie après la mort. La Genèse elle-même ne qualifie pas Abel de juste ou de vertueux, mais *dikaios*, le mot grec *dikaios*, devient une épithète courante pour Abel et une description fréquente de son mode de vie pendant la période du Second Temple et sa littérature. L'auteur partage cette tradition d'attribuer la justice ou la droiture à Abel.

Dans Genèse 4, nous lisons que le sang d'Abel crie vers Dieu depuis la terre. Il s'agit d'une sorte de version biblique du dicton « le meurtre finira par arriver », plutôt que d'une suggestion de l'existence d'Abel après qu'il ait été tué par Caïn. L'auteur de l'épître aux Hébreux, cependant, interprète cela comme un signal qu'Abel, bien que mort, vit toujours au-delà de la mort et a la capacité de parler.

Abel devient le premier exemple de quelqu'un qui, par la foi, vit au-delà de la mort, tout comme tous ceux qui font confiance à Dieu vivront. L'exemple d'Abel et celui d'Enoch qui suivra peu après soulignent tous deux que vivre par la foi conduit à la transcendance de la mort, un thème qui résonnera tout au long du reste de cet éloge. Aux versets 5 et 6, l'auteur avance dans le temps jusqu'à l'exemple d'Enoch, où il écrit que, par la foi, Enoch fut enlevé pour ne pas voir la mort, et il ne fut pas retrouvé parce que Dieu l'a enlevé.

Car avant la translation, il avait été attesté qu'il était agréable à Dieu, et sans la foi il est impossible de lui être agréable, car il est nécessaire à celui qui s'approche de Dieu de croire que Dieu existe et qu'Il devient le rémunérateur de ceux qui le cherchent. Dans le texte hébreu de Genèse 5, versets 22 et 24, nous obtenons quelques informations sur la figure insaisissable d'Enoch. Nous y lisons qu'Enoch a marché avec Dieu après la naissance de Mathusalem il y a 300 ans.

Enoch marchait avec Dieu, mais il n'était plus là parce que Dieu l'avait enlevé. Une fois de plus, la traduction des Septante intervient dans le processus d'interprétation entre la composition originale de la Genèse et l'auteur de l'interprétation hébraïque de cette histoire. La version des Septante traduit marchait avec Dieu en hébreu par "il a plu à Dieu", et donc dans la version des Septante, après avoir plu à Dieu pendant 300 ans, Enoch n'a plus été retrouvé parce que Dieu l'a enlevé.

Comme dans le cas d'Abel, l'auteur de l'épître aux Hébreux introduit maintenant la qualité de la foi dans l'histoire d'Enoch. C'est cette qualité qui permet de jouir de la vie au-delà de la mort et au-delà de ce royaume visible, comme Enoch était censé en

avoir joui. Suivant la tradition de la Septante, l'auteur de l'épître aux Hébreux dit qu'Enoch était agréable à Dieu.

Les différentes formes de ce mot continueront de résonner au fil de l'exhortation. Nous le retrouverons à nouveau au chapitre 12:28, puis aux versets 16 et 21 du chapitre 13. L'auteur promet le fait de plaire à Dieu comme une valeur primordiale pour le croyant, une valeur qui apporte la récompense de passer de la mort à la vie.

Cela convient bien à sa stratégie de détacher les chrétiens de l'opinion et de l'approbation des étrangers, ce qui les éloignerait de l'attachement au groupe, les concentrant plutôt plus complètement sur l'approbation de Dieu, ce qui les conduit à des comportements qui soutiennent le groupe et mettent en pratique les valeurs du groupe chrétien. Au verset 116, l'auteur insère un bref commentaire sur son portrait de l'exemple d'Enoch, répondant à la question : que faut-il pour plaire à Dieu ? L'auteur identifie la confiance en l'existence de Dieu et la confiance en le fait que Dieu devient le rémunérateur de ceux qui le recherchent comme une condition préalable pour plaire à Dieu. L'auteur reflète ici un contexte de clientélisme pour comprendre la confiance ou la foi, en regardant vers Dieu et en comptant sur lui comme quelqu'un dont la faveur vaut la peine d'être recherchée et dont la faveur, lorsqu'elle est accordée, peut être garantie.

Au verset 7, l'auteur passe à son dernier exemple d'avant le déluge. Par la foi, Noé, averti des événements qui n'étaient pas encore visibles et réagissant avec révérence, prépara une arche pour le salut de sa famille, par laquelle il condamna le monde et devint héritier de la justice qui vient avec la confiance. Noé est présenté dans Genèse 6-9, en particulier dans la version des Septante, comme juste, dikaios et agréable à Dieu.

Encore une fois, en utilisant ce mot relativement peu courant, être agréable à, eiou L'auteur fait bien sûr référence à l'avertissement concernant la venue du déluge et à l'obéissance respectueuse de Noé qui a construit une arche qui était alors complètement à sec. Averti par Dieu de certains événements futurs totalement inaccessibles aux sens et aux expériences de Noé, Noé a néanmoins fait confiance à la parole de Dieu et a agi en conséquence.

Parce qu'il a tracé sa route à la lumière de ces réalités futures invisibles, lui et toute sa famille ont obtenu la sécurité et le salut. L'auteur voudrait que sa congrégation considère leur situation comme analogue à celle de Noé. Un autre jour de jugement arrive, le jour du jugement final et du bouleversement cataclysmique et eschatologique des éléments qui fera disparaître les cieux et la terre visibles.

Ils doivent donc, comme Noé, se concentrer sur la façon de se préparer à discerner ce qui est vraiment opportun dans la situation présente. Comme Noé, ils sont appelés à faire ce que leurs voisins pourraient considérer comme une folie dans le

temps présent, car ce qui sera démontré par le jour du jugement futur comme étant la ligne de conduite la plus sage n'a pas encore été révélé. Dans Hébreux 11 verset 8, l'auteur arrive à Abraham comme exemple de foi.

C'est le premier exemple développé de manière substantielle dans cet éloge, qui, par conséquent, requiert une attention particulière de la part des auditeurs. L'histoire d'Abraham est particulièrement conçue pour souligner, premièrement, la position de l'homme de foi à l'égard des structures sociales de ce monde et, deuxièmement, la qualité tournée vers l'avenir de la confiance. Ainsi, nous lisons que, par la foi, Abraham, appelé à se rendre dans un lieu qu'il allait recevoir en héritage, obéit et partit, bien qu'il ne sache pas où il allait.

Par la foi, Abraham séjourna dans la terre promise comme dans une terre qui n'était pas la sienne, habitant sous des tentes avec Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse, car il attendait la cité qui a de solides fondements, dont Dieu est l'artisan et le constructeur. L'auteur ne met pas ici l'accent sur la confiance d'Abraham dans l'accomplissement par Dieu de la promesse d'une descendance comme étant la pièce maîtresse de sa foi, comme Paul le ferait dans Galates 3 ou Romains 4. L'auteur se concentre plutôt sur la volonté d'Abraham de laisser sa terre natale derrière lui en obéissance à l'appel de Dieu.

Les croyants abandonnent volontiers leur enracinement confortable dans leur pays natal pour suivre l'appel et la promesse de Dieu, acceptant le statut d'étrangers et d'immigrés dans n'importe quel lieu terrestre. L'auteur présente cela comme un choix délibéré de la part d'Abraham d'accepter une perte de statut et une responsabilité face au déshonneur et au danger, puisque les étrangers bénéficiaient de beaucoup moins de protections dans le monde antique. Et Abraham, bien sûr, fait tout cela par obéissance à l'appel de Dieu.

Le public trouvera que la volonté du patriarche d'accepter un statut inférieur aux yeux du monde est immédiatement pertinente pour sa propre situation. Eux aussi, comme Abraham, ont dû, en un sens, quitter leur terre natale. Ils ne se sont peut-être pas éloignés physiquement de leur terre natale comme l'a fait Abraham, mais ils se sont éloignés socialement d'un lieu où ils se sentaient chez eux.

Ainsi, Abraham leur apparaît comme un exemple approprié de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, en acceptant, à cause de la foi, un statut inférieur aux yeux du monde dans l'espoir d'un plus grand honneur dans la cité éternelle de Dieu. Selon l'auteur, Abraham ne cherchait pas en fin de compte à hériter de Canaan, la terre promise traditionnelle. C'était pour lui la signification du fait qu'Abraham ait vécu sous des tentes, même après être entré en Canaan, et qu'il ait proclamé même pendant cette période qu'il était encore un étranger et un voyageur.

L'auteur affirme qu'Abraham était toujours en quête d'une patrie meilleure tout au long de son séjour en Canaan. Il considérait la patrie céleste, la cité fondée, dont Dieu est l'architecte et le constructeur, comme le véritable objet de la promesse que Dieu lui avait faite ainsi qu'à ses descendants. L'auteur comprend la promesse de Dieu à Abraham comme étant en définitive la promesse du repos céleste dans lequel les chrétiens doivent eux aussi s'efforcer d'entrer. Les destinataires sont donc bien cohéritiers de la même promesse, ce que l'auteur explicitera dans les deux derniers versets du chapitre 11.

En poursuivant le développement de l'exemple d'Abraham, l'auteur en arrive à l'aspect plus familier de la procréation d'Abraham et de Sarah par des héritiers bien au-delà de l'âge de procréer. Par la foi, Sarah elle-même étant stérile, il reçut le pouvoir de procréer, et ce bien au-delà de l'âge, car il considérait comme digne de confiance celui qui avait promis. C'est pourquoi d'un seul homme furent engendrés, et ceux-ci d'un mort, une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et comme le sable innombrable du bord de la mer.

L'auteur introduit ici un aspect de la foi d'Abraham qui sera plus familier à un public paulinien, à savoir le pouvoir qu'Abraham a reçu d'engendrer des enfants malgré la stérilité de Sarah et son âge avancé, parce qu'Abraham considérait comme fiable celui qui avait promis. L'idiome pouvoir d'engendrer est communément attesté comme une référence spécifique à la contribution masculine à la conception. Ainsi, Abraham est toujours principalement visé.

L'auteur rappelle ici aussi ce qu'il avait dit récemment au chapitre 10, verset 23, où il avait exhorté les auditeurs à s'accrocher à la confession de leur espérance pour la même raison, car celui qui a promis est digne de confiance. Dans cette partie de l'exemple d'Abraham, l'auteur affirme que la vie, sous la forme d'une descendance innombrable, est venue d'un mort. La tendance à traduire ce verset comme quelque chose de plus proche de quelqu'un qui était presque mort fait un pas en arrière par rapport au langage strict du grec, dans lequel Abraham est simplement décrit comme quelqu'un qui était devenu mort ou sans vie, élevant ainsi le pouvoir de Dieu de faire revivre les morts.

L'émergence des générations à partir de la mort des organes reproducteurs d'Abraham fait écho aux exemples antérieurs d'Abel et d'Enoch transcendant la mort et sera encore reprise dans les versets 19 et 35 de cet éloge. Cette insistance soutient l'objectif de l'auteur qui est de motiver les auditeurs à regarder au-delà de leur situation présente, voire au-delà de cette vie elle-même, pour la récompense que Dieu a promise. Même la mort ne suffit pas à empêcher Dieu de délivrer les bienfaits promis à ceux qui lui font confiance.

À ce stade de son éloge, l'auteur commente les exemples d'Abraham et des patriarches, qui sont essentiellement dans le même bateau qu'Abraham, à savoir

Isaac, Jacob et les fils de Jacob, qui continuent à vivre comme des étrangers dans un pays qui n'est pas le leur. En tant que commentaire, ces versets sont particulièrement importants pour discerner les objectifs de l'auteur pour sa liste d'exemples. C'est ce qu'il ne veut pas que les auditeurs ratent.

Tous ces hommes sont morts dans un état de confiance, sans avoir reçu les biens promis, mais en les voyant et en les saluant de loin, et en reconnaissant qu'ils étaient des étrangers et des résidents sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils cherchent une patrie ; et s'ils avaient pensé à la terre d'où ils étaient partis, ils auraient eu l'occasion d'y retourner. Mais maintenant ils aspirent à une patrie meilleure, c'est-à-dire à une patrie céleste.

C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une cité. La confession faite par ces patriarches, de leurs lèvres et de leur vie, est particulièrement importante pour l'auteur, à savoir qu'ils étaient des étrangers et des résidents permanents sur la terre. Cette confession est un amalgame de Genèse 23, verset 4, et Genèse 24, verset 37.

L'auteur se réfère donc bien au discours des patriarches, dans lequel nous lisons dans le premier passage : « Je suis étranger et résident immigré parmi vous » et dans le second : « Je vis en tant qu'étranger dans leur pays ». L'auteur entend par « dans leur pays » le fait d'être sur la terre, par opposition à une patrie céleste, qui est l'intérêt principal de l'auteur. Il est particulièrement important pour l'auteur que les patriarches ne se soient pas retournés vers leur patrie et vers la citoyenneté qu'ils avaient abandonnées lorsqu'ils ont accepté l'appel de Dieu et sont partis en toute confiance.

Au contraire, ils ont persisté à porter le statut inférieur d'étranger et de résident étranger, embrassant ce statut jusqu'à leur mort, plutôt que de renoncer à leur quête de la patrie que Dieu leur fournirait et de chercher à retrouver leur place dans leur pays natal. Philon d'Alexandrie, cet exégète juif du premier siècle, montre une insistance similaire dans son traitement d'Abraham. Pour les deux auteurs, Abraham devient un exemple de persévérance et d'engagement pour atteindre le but promis par Dieu.

Ceci est évidemment d'une importance immédiate pour les destinataires de l'épître aux Hébreux qui ont souffert de bouleversements et de déplacements sociaux, et dont certains ont déjà commencé à se détacher du groupe chrétien en chemin vers les promesses de Dieu et à revenir au sein de la société. Ils ne pouvaient plus supporter de vivre dans le statut inférieur et le niveau d'acceptation sociale auquel leur a conduit leur engagement envers le Christ. L'auteur espère ici renforcer la détermination des autres destinataires à faire comme Abraham et les patriarches l'ont fait, en persévérant dans leur voyage loin de leur terre natale dans ce bref univers matériel vers la patrie éternelle que Dieu leur a préparée.

Pourquoi une patrie céleste est-elle aussi une patrie meilleure ? En raison de la confiance des patriarches dans les promesses de Dieu et de leur sage évaluation de la ligne de conduite finalement opportune, ils ont reconnu ce que l'auteur espère que ses destinataires reconnaîtront : ce qui appartient au royaume de Dieu est éternel. Par conséquent, les biens dont on peut jouir là-bas valent infiniment plus que les biens dont on pourrait jouir dans le pays terrestre et dans les villes terrestres où vivent les chrétiens. En raison de la sagesse des patriarches, une sagesse que l'auteur espère que ses destinataires continueront à imiter, Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu.

Ici, l'auteur fait référence à l'identification de Dieu avec le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. C'est le témoignage de Dieu aux patriarches en tant que personnes dignes d'être identifiées étroitement au nom de Dieu lui-même. Nous pourrions comparer cela à une déclaration antérieure dans Hébreux 2 verset 11, où il est également dit à Jésus de ne pas avoir honte d'appeler les croyants ses sœurs et ses frères.

Ceux qui font confiance à Dieu et perçoivent la valeur inestimable de Ses promesses reçoivent une attestation divine de leur honneur par l'association ouverte de Dieu ou du Christ avec eux, une association qui finira par conduire la personne confiante à atteindre le but fixé par Dieu, car Dieu a préparé une cité pour eux. Comme Abraham, les destinataires ont laissé derrière eux leur patrie et leur statut dans leur ville natale afin de suivre l'appel de Dieu et d'atteindre les bienfaits promis par Dieu. Bien qu'ils n'aient pas déménagé physiquement, ils ont au moins été socialement éloignés par leur expérience de dégradation ouverte.

Les patriarches ont rejeté l'option du retour dans leur pays natal, c'est-à-dire vers l'affranchissement et la protection contre le déshonneur et le danger que cela entraîne. Leurs cœurs étaient si concentrés sur la promesse de Dieu et ils étaient si fermes dans leur confiance en la fiabilité de Dieu pour réaliser ce qu'Il avait promis qu'ils préféreraient une vie de privation de droits ici-bas afin de persévérer dans la quête d'une meilleure patrie céleste. Ainsi, l'auteur exhorte les destinataires à imiter leur exemple et à préférer la récompense promise par Dieu à l'apostasie qui constituerait le moyen le plus sûr de retrouver la faveur et le statut au sein de la société incroyante.

Le refus de se sentir chez soi dans le monde manifeste leur loyauté envers Dieu et leur engagement envers l'appel de Dieu. Le reste de l'espace que l'auteur consacre à Abraham et aux patriarches dans cet éloge de la foi se concentre sur la confiance qui se manifeste d'abord par la conviction que les promesses de Dieu sont plus puissantes que la mort et ensuite par la volonté de regarder au-delà de la mort pour voir s'accomplir ces promesses. C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac, et celui qui avait reçu les promesses allait offrir son fils unique, à l'égard

duquel il avait été dit : C'est d'Isaac que sera appelée ta descendance, car Dieu était capable de ressusciter même des morts.

C'est ainsi qu'il l'a effectivement reçu, au sens figuré. Selon le prédicateur, Abraham a attaché Isaac comme un acte de confiance dans l'incapacité de la mort à contrecarrer la détermination de Dieu à accomplir ses promesses. À cet égard, cet épisode rejoint les épisodes d'Abel, d'Enoch et de la capacité d'Abraham à engendrer des enfants comme preuve historique que la foi s'appuie sur la capacité de Dieu à transcender la mort pour réaliser ce qu'il a promis.

Cet épisode est bien sûr un événement marquant dans l'histoire d'Abraham. La nature de cet épisode en tant que test pour Abraham est soulignée dans Genèse chapitre 22, verset 1, tout comme l'est la soumission spontanée d'Abraham, qui a fait d'Abraham le signe suprême de fidélité envers Dieu dans toute la littérature de la période du Second Temple. En réfléchissant à l'histoire de Genèse 22, le prédicateur en vient à croire qu'Abraham a pu aller de l'avant et offrir son fils Isaac en sacrifice parce qu'Abraham avait confiance dans le pouvoir de Dieu de ressusciter Isaac, même d'entre les morts, et ainsi de tenir la promesse d'une descendance par Isaac.

L'histoire devient donc une preuve de la confiance d'Abraham dans l'irrévocabilité de la promesse de Dieu, plus qu'une histoire de la volonté d'Abraham de sacrifier la promesse en raison de son obéissance à Dieu. Cet épisode est suivi de trois très brefs exemples impliquant la transmission de la bénédiction à travers les générations, ainsi que l'orientation prospective de la personne qui fait preuve de foi ou de confiance. Par la foi, Isaac a béni Jacob et Esaü, même concernant les choses à venir.

Par la foi, Jacob, au moment de sa mort, bénit chacun des fils de Joseph et les adora au sommet de son bâton. Par la foi, Joseph, au moment de son décès, réfléchit dans son esprit à la sortie des enfants d'Israël et donna des ordres concernant ses os. La brève référence à Jacob adorant au sommet de son bâton est un autre passage dans lequel l'auteur de l'épître aux Hébreux montre sa familiarité avec la traduction grecque ou la Septante de la Genèse.

Dans le texte hébreu de Genèse 47:31, nous lisons que Jacob s'est incliné à la tête de son lit. La traduction de la Septante dit que Jacob s'est incliné ou a adoré à la tête de son bâton. C'est simplement le résultat de l'introduction de voyelles différentes sur les lettres du mot hébreu pour lit.

Mais cela doit être tout à fait pertinent pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, car c'est la seule chose de toute l'histoire de Jacob qu'il élève. Cette image de Jacob, l'éternel étranger, adorant Dieu à la tête de son bâton, son bâton de pèlerin, signifie la persistance de Jacob à embrasser son identité et à réaffirmer son espoir de pèlerin et d'étranger jusqu'à la fin de sa vie. La référence sommaire à Joseph montre à quel point l'auteur est sélectif et intentionnel dans la façon dont il élabore cet éloge.

Il n'est pas question ici des choses pour lesquelles Joseph est le plus connu : sa résistance à la tentation, sa persévérance dans les épreuves et son pardon envers ses frères. Nous mentionnons simplement Joseph sur son lit de mort, car cela permet à l'auteur de continuer à mettre en évidence ce qui est le plus pertinent pour son portrait de la foi en action.

Même au seuil de la mort, Joseph continue à s'orienter dans l'espoir de l'accomplissement de la promesse de Dieu, la sortie d'Égypte étant la prochaine étape vers cet accomplissement. Joseph est tellement sûr des actions futures de Dieu qu'il donne des instructions précises concernant le lieu de repos final de ses os. De cette façon, Joseph contribue à souligner que l'homme de foi est un étranger.

Joseph comprend encore, même de par sa position élevée dans le royaume d'Égypte, que lui et toute sa famille ne vivent encore qu'en un lieu de passage et n'ont pas de foyer durable en Égypte. C'est là la posture de la foi, résister à la tentation de considérer l'endroit où l'on se trouve comme sa maison, comme un endroit où s'installer et s'intégrer. Même dans l'Égypte luxuriante, Joseph cherche une meilleure patrie céleste.

Le deuxième personnage qui mérite une attention particulière dans cet éloge de la foi est Moïse. Par la foi, Moïse, après sa naissance, fut caché pendant trois mois par ses parents, car ils virent que l'enfant était doué, et ils ne craignirent pas l'édit du roi. Par la foi, Moïse, devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon, choisissant d'être maltraité avec le peuple de Dieu plutôt que le plaisir temporaire du péché, car il estimait l'opprobre du Christ comme plus précieux que les trésors de l'Égypte, car il regardait vers la récompense.

Par la foi, il quitta l'Égypte sans craindre la colère du roi, car il persévéra comme quelqu'un qui voit l'invisible. Comme pour Abraham et les patriarches, l'auteur adapte sa description de la foi de Moïse aux besoins de la situation des destinataires. La renommée de Moïse en tant que donneur de la loi et médiateur de l'alliance n'est mentionnée nulle part.

L'auteur décrit la foi de Moïse en renonçant à une place d'honneur aux yeux du monde et en choisissant de se solidariser avec le peuple de Dieu, même si cette association lui a fait perdre radicalement son statut social et son potentiel d'avancement. La première manifestation de cette attitude est le refus de Moïse d'être appelé fils d'une fille de Pharaon. Selon Philon et Josèphe, deux contemporains de l'auteur de l'épître aux Hébreux, Moïse était membre de la famille royale d'Égypte après son adoption, et était même considéré comme l'héritier du trône d'Égypte.

Moïse occupait au moins une place de statut et d'honneur exceptionnellement élevés. Avec Pharaon comme chef de famille, son patron et son bienfaiteur, Moïse avait le pouvoir et le statut d'un dirigeant d'un grand royaume et avait accès aux trésors de l'Égypte. Mais Moïse a renoncé à ce destin, un destin qui lui était dû en vertu de son appartenance à la culture dominante incroyante, son héritage terrestre, en faveur d'un nouvel héritage spirituel qui lui venait de son appartenance au peuple de Dieu.

Il abandonna les honneurs de la royauté égyptienne pour se joindre à lui-même en tant qu'esclave, un peuple de statut inférieur et sujet aux insultes et aux outrages physiques exprimés ici par le mot maltraitance. Le choix qui se présentait à Moïse, profiter du plaisir temporaire du péché ou choisir d'être maltraité avec le peuple de Dieu, fait écho aux décisions que l'auditoire du prédicateur a dû prendre dans le passé, comme le prédicateur l'a souligné au chapitre 10, versets 33 et 34. Les choix faits par Moïse seront également cités pour imitation dans la situation actuelle de la communauté au chapitre 13, verset 3, à savoir continuer à se montrer solidaire de ceux qui sont en prison et de ceux qui souffrent de mauvais traitements comme s'ils étaient dans leur corps.

L'exemple de Moïse est donc très important pour l'exhortation de l'auteur à cette communauté particulière. Le plaisir de la cour égyptienne est cependant qualifié par deux termes qui suggèrent son manque de valeur. Il est temporaire plutôt que permanent, de sorte que l'héritage des fidèles est permanent et, par conséquent, a plus de valeur que la jouissance des trésors de l'Égypte.

Le péché est aussi qualifié de péché, comme ce qui sépare quelqu'un de Dieu et le place dans une position où il se trouve sous le jugement de Dieu. Dans ce passage, le péché est à nouveau présenté d'une manière qui suggère que l'auteur s'intéresse surtout au péché comme à ce qui se produit lorsque la communion avec le peuple de Dieu est refusée ou interrompue à cause de la tentation de rechercher une place ou du plaisir dans la société des non-croyants. Le péché survient lorsque l'on accorde moins de valeur à l'amitié de Dieu qu'à l'amitié du monde, lorsque l'on abandonne les mauvais traitements envers le peuple de Dieu au nom de l'honneur, comme les ennemis du Christ définissent l'honneur et accordent l'honneur.

Moïse a choisi de se comporter ainsi en fonction de l'évaluation de la valeur des trésors et de l'opprobre du Christ. Les yeux fixés sur la récompense, il a découvert que l'opprobre de l'oint de Dieu constituait un trésor plus grand. La foi nous amène à évaluer les réalités du monde à la lumière des réalités éternelles, de sorte que même l'opprobre et le déshonneur devant le tribunal du monde, endurés à cause de notre obéissance à Dieu, peuvent se transformer en un chemin vers l'honneur devant le tribunal de Dieu et être eux-mêmes valorisés comme possédant une valeur plus grande que les trésors du monde.

Dans Hébreux 13, verset 3, les destinataires seront également appelés à porter l'opprobre du Christ dans leurs propres circonstances. L'exemple de Moïse a été adapté aux besoins pastoraux des auditeurs afin de servir de modèle pour leur propre mise en pratique de la foi. Et cette adaptation a peut-être conduit l'auteur à dépeindre Moïse dans une sorte de vanité littéraire comme faisant exactement la même évaluation que les destinataires doivent faire concernant l'opprobre du Christ comme étant d'une plus grande valeur que le plaisir temporaire du péché.

Comme ses parents, Moïse ne craint pas la colère du roi et ne fait preuve d'aucun respect pour ceux qui ont pouvoir sur la vie et la mort en quittant l'Égypte. Dans Hébreux 11, verset 27, on ne sait pas exactement à quel départ d'Égypte l'auteur pense. S'agit-il du départ de Moïse vers Madian après avoir assassiné l'Égyptien ? Ou bien de son départ en tant que chef des Hébreux lors de l'Exode lui-même ? L'auteur a probablement plus probablement à l'esprit ce dernier cas de figure, car la fuite de Moïse vers Madian était précisément motivée par la crainte de la colère du roi, comme on peut le lire dans Exode, chapitre 2, versets 14 et 15.

Il est vrai que les Juifs de la période du Second Temple ont réécrit l'histoire de Moïse à ce moment-là, à la fois en l'exonérant du meurtre et en éliminant la lâcheté comme motif de sa fuite. L'historien du premier siècle Flavius Josèphe écrit, par exemple, que c'est plutôt Pharaon qui avait peur de Moïse et qui cherchait à l'assassiner. Le départ de Moïse devient donc simplement l'acte d'une personne sage qui prend soin de préserver sa vie, et la fuite devient pour lui une occasion de faire preuve de sagesse et d'endurance.

Artaphanus, un autre auteur juif de la période du Second Temple, raconte lui aussi l'histoire de la jalousie du Pharaon et de sa tentative d'assassinat. En effet, c'est l'assassin que Moïse tue, cette fois pour se défendre. L'auteur de l'épître aux Hébreux n'a donc pas forcément associé la peur au départ initial de Moïse d'Égypte.

L'idée principale de l'auteur est cependant que Moïse a quitté l'Égypte, tout comme Abraham a quitté sa patrie et comme les destinataires ont quitté leur place dans la société. La tentative de déterminer s'il s'agissait de la fuite vers Madian ou de l'exode lui-même est secondaire par rapport à l'accent mis par l'auteur lui-même, et son propre manque de clarté à ce stade peut montrer son manque d'intérêt à être précis. Le regard intérieur de Moïse est ici aussi très important.

L'auteur dit que Moïse a persévéré comme quelqu'un qui voit l'invisible, peut-être en parlant spécifiquement du Dieu invisible. C'est ce qui a permis à Moïse de faire les bons choix et de supporter les difficultés que ces choix impliquaient. L'exemple de Moïse incite également les destinataires à fixer leurs yeux sur l'invisible et à poursuivre sans relâche leur chemin vers le royaume inébranlable.

L'auteur poursuit en considérant l'exemple de Moïse et passe directement de son exemple de confiance à la confiance en Dieu manifestée par le peuple d'Israël lors de l'Exode et de la conquête, concluant avec l'exemple remarquable de Rahab, l'étrangère qui reconnut le dessein de Dieu pour le peuple de Dieu et ses ennemis et qui agit avec sagesse à la lumière du jugement à venir sur Jéricho. Par la foi, Moïse célébra la Pâque et l'aspersion du sang afin que le destructeur ne tue pas leurs premiers-nés. Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme sur la terre ferme, et lorsque les Égyptiens tentèrent de le faire, ils furent engloutis.

Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent après avoir été encerclés pendant sept jours. Par la foi, Rahab la prostituée ne fut pas détruite avec les désobéissants puisqu'elle avait accueilli les espions avec paix. L'auteur commence ici par penser au repas de la Pâque comme une célébration en prévision d'une émancipation promise par Dieu mais non encore réalisée sur terre par l'acquiescement de Pharaon.

Ainsi, le repas de la Pâque est un autre exemple de l'orientation prospective de la foi qui célèbre maintenant ce que Dieu doit encore faire ou ce qu'il a promis de faire. L'aspersion du sang, une référence à Exode 12, versets 7, 13 et 21 à 23, était un acte destiné à protéger les premiers-nés du destructeur, l'ange de la mort, qui doit encore traverser l'Égypte pour flageller si complètement Pharaon que ce dernier pourrait enfin libérer le premier-né de Dieu, Israël. Le repas de la Pâque et l'aspersion du sang sur les montants des portes des Israélites sont tous deux faits avec confiance ou avec foi, car tous deux concernent l'accomplissement prochain des promesses de Dieu.

Leur exemple parle encore clairement aux auditeurs, que l'auteur souhaite convaincre fermement que les actions futures de Dieu en leur faveur et contre les impies montreront que leur conduite a été la bonne. Lors de la traversée de la mer Rouge, un événement relaté dans Exode 14:21-31, nous trouvons un autre acte de foi extrême. Marcher entre deux murs d'eau est, bien sûr, un acte de confiance suprême, car les Hébreux placent leur vie entièrement entre les mains de Dieu.

C'est peut-être à la mer Rouge que la sagesse du choix de Moïse en tant que compagnon se manifeste le plus clairement. Ce jour-là, la valeur de l'appartenance au peuple de Dieu est justifiée. La mer Rouge devient en quelque sorte un prototype du jugement eschatologique, au même titre que le déluge d'Hébreux 11:7. Le fait de traverser avec succès la mer Rouge ou d'être englouti par elle préfigure ce jour final du jugement qui signifie à la fois le salut pour les fidèles et la destruction pour ceux qui n'ont pas pris part au peuple de Dieu.

En passant du récit de l'Exode au récit de la conquête, l'auteur se penche sur la démonstration de confiance faite à Jéricho, en se référant au récit de Josué 6, où Dieu donna des instructions et l'assurance que les murs de fortification de la ville tomberaient par des moyens tout à fait inhabituels. Faisant confiance à la promesse de Dieu, les troupes de Josué passèrent sept jours à marcher autour de la ville, un

véritable exercice de stupidité aux yeux des incroyants. Pourtant, la personne qui fait confiance aux promesses de Dieu obéit à Dieu et honore Ses commandements, même si le bon sens dit que ce n'est pas ainsi que l'on gagne une bataille.

Dans les murs de Jéricho, Rahab comprit que sa survie ne dépendait pas des fortifications d'une ville terrestre, mais de son partenariat avec le peuple de Dieu. Lorsque les espions hébreux s'infiltrèrent dans la ville pour recueillir des renseignements, Rahab les accueillit dans son appartement. Son histoire nous ramène quelques pas en arrière, dans le récit de Josué, chapitre 2. Dans ce livre, Rahab fit une surprenante confession de foi en la promesse de Dieu de donner aux Hébreux le pays de Canaan, promesse sur la base de laquelle elle choisit de trahir sa ville natale, offrant l'hospitalité et le refuge aux représentants du peuple de Dieu et prenant soin de les garder en sécurité et de les aider à échapper au danger lorsque leur présence dans la ville était détectée.

Parce qu'elle se joint ainsi au peuple de Dieu, seule sa famille est épargnée par la destruction lors de la chute de Jéricho. L'exemple de Rahab à Jéricho renforce l'idée que toute ville terrestre est instable et impermanente. Comme Jéricho, elles peuvent tomber par la parole de Dieu sans qu'une seule pierre ne leur soit jetée.

Les cités du monde n'ont pas de fondements ultimes, et la démarche la plus sage que l'on puisse adopter est de rechercher la paix avec Dieu en rejoignant le peuple de Dieu afin d'échapper à la destruction qui s'abattra sur les désobéissants.